

Les dessous de la légende : *Le marcheur du ciel*

Marie Fradette

Volume 43, numéro 1, printemps-été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93167ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fradette, M. (2020). Les dessous de la légende : *Le marcheur du ciel*. *Lurelu*, 43(1), 75–76.



Les dessous de la légende : *Le marcheur du ciel*

Marie Fradette

75

La périlleuse construction du pont de Québec a débuté en 1901 et s'est achevée en 1917. Si les travaux vont bon train pendant six ans, le pilier est du pont s'effondre au mois d'août 1907, tuant soixante-seize personnes. Cette première catastrophe sera suivie d'une deuxième en 1916, alors que la travée centrale tombe dans le fleuve. Rapidement, ces tragédies donnent lieu à plusieurs hypothèses, certaines ombrées de diablerie.

Dans *Le marcheur du ciel* paru chez Pierre Tisseyre, dans la collection «Conquêtes», en 2018, Daniel Mativat initie les lecteurs à un événement important de notre histoire, ainsi qu'aux croyances et aux contes qui ont forgé notre culture. Si la légende du pont de Québec sert de fil rouge à l'histoire, il y a aussi dans ce roman beaucoup de repères historiques permettant de prendre la mesure de l'immense défi que constituait cette construction voilà cent ans.

À travers ce récit narré par l'arrière-petit-fils de Léo Hardy – fier ouvrier employé à la construction du pont –, Mativat mêle ainsi habilement réel et fiction¹. Afin de départager le vrai du faux, une présentation de la légende en classe et une observation des faits soulevés par l'auteur peut servir d'amorce à l'étude. La réalité des *skywalkers* et des «cochons de sable», par exemple, est racontée en parallèle à celle de cet homme étrange présent sur les lieux, un contremaître qui a tout du diable. À cet effet, l'auteur emprunte un champ lexical en lien avec Satan, expressions, vocabulaires que l'on soulèvera pour mettre en lumière l'omniprésence du curé et du Diable – ces deux figures marquantes du conte québécois – dans le quotidien des gens au début du XX^e siècle.

Au-delà de la légende

Selon la légende, l'aboutissement de la construction en 1917 aurait été soumise au pouvoir du Diable avec qui le contremaître

aurait conclu un pacte. «Le pont ne tomberait plus en échange de l'âme du premier être vivant le traversant. Le contremaître, paniqué à l'idée que la tragédie se reproduise, aurait accepté sans trop réfléchir. Lorsque le jour de l'inauguration arriva, [il] se souvint du pacte qu'il avait fait avec l'étrange personnage. Pris de peur, il lança un chat sur le pont².»

Depuis ce jour, le pont tient le coup, ce qui permet d'entretenir la légende. Dans le roman, Mativat reprend, avec quelques libertés, les grandes lignes de cette histoire tout en racontant le quotidien des travailleurs. Par exemple, ce n'est pas un chat qu'on envoie traverser le pont, mais bien Okwaho, un chien errant adopté par Léo Hardy. Après avoir initié les élèves à la légende, discutez avec eux de cette modification. Bien qu'il puisse paraître anodin, ce choix s'inscrit dans une volonté de souligner la mémoire des Autochtones qui ont été nombreux à travailler sur le chantier. L'arrivée de ce chien – dont le nom signifie «loup» en langue mohawk – survient après la mort de Sawatis Jocko, Big John pour les intimes, authentique Mohawk du clan du loup décédé lors de la première catastrophe. Le passage du chien vient en quelque sorte venger la mort de ces hommes morts dans d'atroces circonstances.

Au-delà de la légende, *Le marcheur du ciel* c'est aussi une invitation à démystifier quelques croyances. Au cours de la construction, plusieurs Amérindiens ont été convoqués sur le chantier. «Des types capables de marcher comme si de rien n'était sur des poutres d'acier à cent cinquante pieds de hauteur sans éprouver, semble-t-il, le moindre vertige. En tout cas, c'est ce qu'on dit...» (p. 19). Mais ce mythe est rapidement rabroué par l'Amérindien Big John, qui assure que ce ne sont là que des bêtises. «On a le vertige comme les Blancs. Le seul que j'ai connu qui bravait le vide sans rien ressentir, c'était un ancien marin habitué à monter dans les mâtures [...] La peur, mon gars, on l'apprivoise. On lui tord le cou si elle nous achale trop. C'est une question d'honneur. Que diraient mes ancêtres du clan du loup, s'ils

me voyaient trembler devant le danger? Tu oublies que, quelque part, un Mohawk reste toujours un guerrier. Même avec ses *overalls*» (p. 50).

Invitez les élèves à prendre le pouls du réel, des conditions dans lesquelles ces hommes travaillaient. Voyez d'abord le travail des *sand hogs* ou cochons de sable, ces ouvriers envoyés sous l'eau pour creuser afin de préparer l'installation des immenses piliers du pont. «Nous autres, on creuse à l'intérieur et l'caisson s'enfonce petit à petit. C'est l'air comprimé qui empêche l'eau d'entrer dedans. Par contre, bosser au fond, j'te préviens, c'est pas mal dur à cause de la pression. Quarante-cinq livres au pouce carré!» (p. 31) Demandez aux élèves à quoi renvoie, selon eux, cette expression, ce qualificatif de cochons de sable. «Une trappe s'ouvre et, un à un, les membres de l'équipe qui creusait au fond remontent en grimpaient à l'échelle. Ils sont couverts de boue comme des porcs qui se seraient vautrés dans la fange. Ils ont les yeux hagards et paraissent exténués» (p. 32).

Poursuivez la discussion autour des *skywalkers*, ces hommes travaillant en hauteur, marchant sur des poutres, le tout sans attache. La célèbre photo «Déjeuner au sommet d'un gratte-ciel», sur laquelle on peut voir onze ouvriers assis sur une poutre surplombant Manhattan, prise en 1932 par Charles Clyde Ebbets, peut servir de conclusion à cette discussion.

Un champ lexical endiablé

Après avoir départagé le vrai du faux, la légende du réel, proposez aux élèves de scruter l'écriture de Mativat, teintée de repères historiques, d'une langue métissée dans laquelle le français se colore de termes anglais, mais surtout d'un champ lexical qui renvoie à l'omniprésence du Diable dans la légende. Voyez d'abord l'allure du chef de chantier, ce Jack Blackburn – dont le nom même renvoie au feu – portant un «chapeau melon, habit noir, guêtres

de cuir, une montre en or en travers du gilet» (p. 25). N'est-il pas semblable à ce personnage mystérieux, élégant, présent dans plusieurs contes québécois, notamment à cet étranger venu troubler la belle Rose Latulipe un soir de Mardi gras? «Son habit de velours noir, sa chemise de soie et de fine dentelle impressionnent tout le monde³.»

Les ouvriers se méfient rapidement de Blackburn en qui ils voient l'incarnation du Malin. Relevez avec les élèves les passages dans lesquels il est question de cette méfiance, afin d'en voir la portée. «Cheveux hirsutes, barbe noire, sourcils touffus qui se rejoignent au-dessus du nez, regard de basilic à vous glacer le sang. Si le démon existe vraiment, songe le jeune Hardy, il doit ressembler à cet homme-là» (p. 31). «...ce diable d'homme fera de ta vie un enfer...» (p. 43). «...le diabolique ingénieur Blackburn» (p. 55). «Furibond, l'ingénieur bondit comme un diable à ressort» (p. 58). «...ce diable d'homme» (p. 60). «[...] ce drame funeste est le résultat d'un plan maléfique...» (p. 72). Un survol de la présence de l'archétype dans l'ensemble des contes du corpus québécois pourrait servir de réflexion autour de ce personnage.

Poursuivez l'étude en soulignant le champ lexical lié à l'enfer, notamment lorsqu'il est question du chantier et de l'ambiance qui y règne : «Les grues se sont remises en marche dans un bruit d'enfer» (p. 27). «À l'intérieur [du bureau de Blackburn], le poêle à bois dégage une chaleur infernale» (p. 30). «Vient le tour de Léo, qui prend la pelle que lui tend un de ces échappés de l'enfer» (p. 33). «Des hommes du métal et du feu. Des équilibristes coincés entre ciel et terre. Une nouvelle race de damnés» (p. 40). «– Ce maudit pont n'est plus assez solide. Si on ne fait rien, il va s'écrouler...» (p. 58). «Au pied de la falaise, il n'a plus sous les yeux qu'un incroyable amas de ferraille [...] d'où s'échappent des cris désespérés. Ce tableau a tout d'une vision de l'enfer» (p. 60).

Qui dit Diable dit curé

Mativat, en authentique passeur, met par ailleurs ici en lumière l'omniprésence de la religion et des croyances dans la vie du peuple au début du siècle dernier. Si la pratique est disparue du quotidien des jeunes en 2020, la légende est ainsi une façon ludique de les initier à cette culture, plus particulièrement aux figures emblématiques du genre. La présence du diable malfaisant, symbole de la pensée magique, manipulateur et enjôleur dans le conte, s'accompagne toujours du curé qui va lutter contre l'esprit mauvais, mettre le peuple en garde et souvent devoir sauver les fidèles des flammes de l'enfer.

Les personnages de Mativat baignent ainsi dans ce climat religieux porté par la peur du Diable et les mises en garde du curé. Dès le premier chapitre du roman, le lecteur est témoin de cette ambiance au moment où Léo assiste à la messe du dimanche avec son père. La construction du pont est, selon le célébrant, propice à la débauche, à l'ivrognerie, au péché sous toutes ses formes. «C'est bien simple, mes chers frères et mes chères sœurs, la situation est rendue si scandaleuse que j'en viens à me demander si ce vaste chantier que monseigneur Bégin a pourtant béni solennellement n'est pas en train de passer, si l'on n'y prend garde, entre les mains du Diable en personne...» (p. 15). N'est-on pas surpris, ainsi, de le voir apparaître lors des moments graves, notamment lors de la première catastrophe : «Par cette sainte onction, que le Seigneur te pardonne tout le mal que tu as pu faire... – Amen ..., répond l'agonisant...» (p. 64). Demandez aux élèves de relever et discuter des passages dans lesquels le peuple fait appel au curé. D'ailleurs, Léo, quelque peu sceptique, s'en remet tout de même à lui et à ses croyances pour établir un plan qui saura déjouer le Diable (p. 95).

Véritable immersion au cœur d'une époque, *Le marcheur du ciel* s'avère plus que la simple histoire de Léo et de sa famille, mais il est propice à plusieurs discussions

autour de la société, des conditions de travail des ouvriers, de leurs croyances et, bien sûr, de la légende et de ses variantes. Il y a là matière à faire des ponts entre les disciplines.



Notes

1. Bien que ce Léo Hardy soit un personnage fictif, une famille de Hardy a bel et bien travaillé à la construction du pont et fut durement touchée dans cette aventure. Cinq membres du clan y ont perdu la vie. Voir Michel L'Hébreux, *Le pont de Québec* (nouvelle édition), Éd. Septentrion, 2008, 312 pages.
2. Catherine Labonté, *Folklore et légendes du Québec*, Montréal, Éd. Les Malins, 2015, p. 87.
3. Robert Soulières et Stéphane Jorisch, *Le baiser maléfique*, Éd. Les 400 coups, 1995, p. 12.